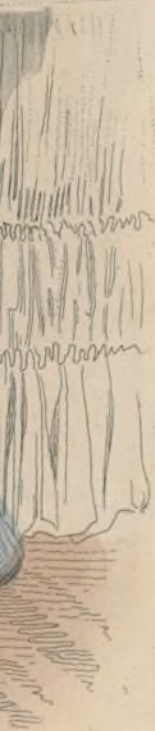




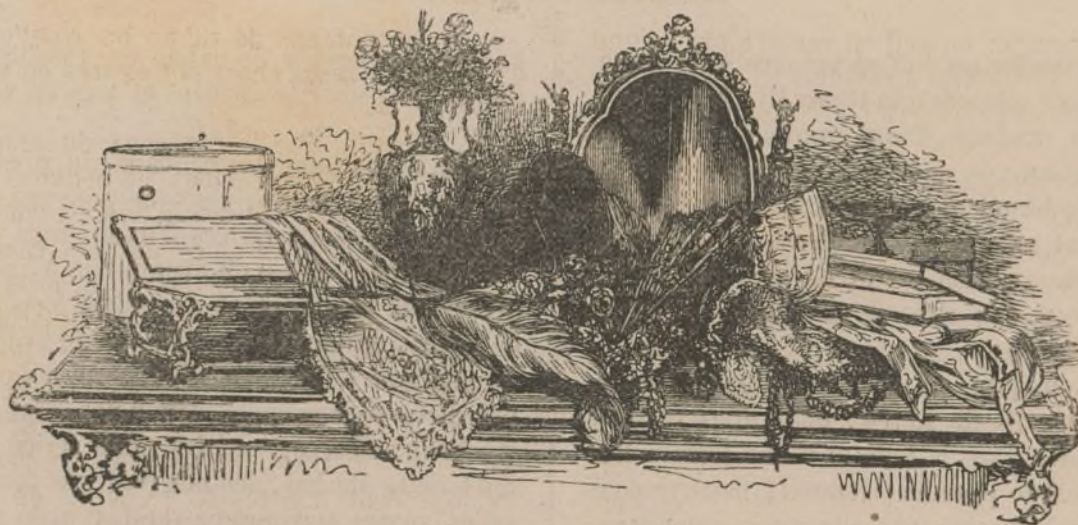
LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et coiffure de M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3.— Robe de satin et robe de damas des Mag^{ns} Chambellan, rue Montmartre, 127-129.— Bijoux de Darche, passage des Panoramas, 55.— Cachemire de Brousse, rue Richelieu, 82.— Éventail de Vagnieu-Dupré, rue de la Paix, 19.— Toilette et bronzes de Giroux, rue du Clog.



llan,
ieu,
9.





LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. —
FANCHON (4^{re} partie), par HENRY BERTHOUD. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES.



La saison des plaisirs ne s'annonce pas aussi brillante pour l'année 1846 que pour 1845; cependant les salons s'ouvrent, non pas encore ceux où l'on danse, mais ceux où l'on cause. Il y a bien eu quelques bals, mais ils étaient donnés par la société anglaise. L'un des plus brillants a été celui de l'ambassade d'Angleterre. La belle madame Howard y portait une robe blanche couverte de dentelle noire! Cette parure excentrique deviendrait-elle à la mode? Nous espérons le contraire. Cependant voici la seconde toilette du même genre qu'on remarque cet hiver; l'une à la seconde représentation de *l'Étoile de Séville*, à l'Opéra, et l'autre au bal de lady Cowley, celle de la charmante madame Howard. Miss Dawson

soutenait avec éclat la réputation de beauté des demoiselles d'honneur de la reine Victoria. Elle portait sur l'épaule un ruban, auquel était suspendu un portrait; c'était sa décoration de demoiselle d'honneur. Une autre belle Anglaise, qu'on croyait perdue pour le monde et les plaisirs, car depuis long-temps elle se tenait dans une retraite sévère, lady Dorsay a reparu à ce premier raout, et tout le monde s'accordait à dire qu'elle est trop jeune et trop belle pour songer à vivre dans la solitude et dans les pratiques d'une dévotion extrême. La société parisienne comptait à cette fête madame la marquise de Contades, madame Duchâtel, madame de Ségur et madame de La Redorte.

On ne remarquait pas de toilettes très-nouvelles; du reste, il en est presque toujours ainsi dans les premiers bals, et l'on semble, avant d'arborer les grandes élégances, vouloir s'observer: alors on porte beaucoup de robes garnies de dentelle, et les demoiselles adoptent les robes de tulle et de crêpe très-simples; ainsi a-t-on fait. Cependant, comme nouveauté, qui date pourtant de l'année dernière, on voyait quelques robes brodées or ou argent. Le tulle bleu semé de petites étoiles d'argent est d'un très-joli effet.

Madame Pratt (4) est venue en aide à toutes les toilettes par ses compositions de coiffures, d'une distinction et d'une grâce charmantes: madame Pratt s'est placée tout d'abord, par la force de son talent, au premier rang des premières modistes de la capitale. Ses salons reçoivent chaque jour les plus élégantes femmes, qui viennent,

(4) Cité Vindé, 43.

l'une lui demander un puff en velours orné d'une petite touffe de plumes à la Henri III, genre d'ornement que madame Pratt emploie aussi avec beaucoup de succès sur les chapeaux; l'autre, un bonnet de blonde passementée, si léger et surtout si seyant au visage, ou bien ses capotes du matin, garnies de rubans et de dentelle, et les mille créations coquettes de cette grande famille appelée la coiffure.

Mais laissons pour un moment le chatoyant cortège des parures de soirée, pour nous occuper d'un luxe qui, dans la toilette d'une femme élégante, en est le premier élément; nous voulons parler de la lingerie: par elle nous entendons, non-seulement les bonnets, les fichus ou les mouchoirs, mais encore la broderie appliquée à tous les objets de nouveauté; innovation qu'on doit à madame Payan (1), qui, la première, a créé ces merveilleux mantelets, cols, canezous, robes, peignoirs, baigneuses, manches et robes de dessous dans les conditions rigoureuses de la mode, c'est-à-dire brodées, tantôt en tablier, et souvent autour du jupon, robes devenues indispensables avec les redingotes, peignoirs ouverts devant et à larges manches.

Comme nouveautés, on remarque chez madame Payan les plus délicieux fichus ou canezous à basquines, des robes de tarlatane brodées en or et d'autres brodées en fines soutaches cerise à dessins courants, ravissantes choses faites sans doute par madame Payan en vue des parures de corail, avec lesquelles elles ont tant d'analogie, qu'elles doivent se compléter l'une par l'autre et former ainsi des ensembles de toilette d'un aspect neuf et charmant. Pour coiffure, nous citerons son bonnet à la bonne-femme, à fond rond, garni d'un papillon de dentelle et d'un large nœud de ruban noué devant dont les bouts retombent de côté, bonnet qui cache, sous un air simple et sans façon, beaucoup de coquetterie. Nous avons aussi admiré des berthes auxquelles tiennent des petites manches, qui sont, berthes et manches, couvertes de basses dentelles superposées les unes au-dessous des autres en huit ou dix rangs: cela est commode et charmant pour petite toilette de soirée. La robe la plus simple se trouvera de suite, au moyen de cette berthe, garnie en haut d'une manière fraîche et seyante.

Les cols sont toujours très-petits et richement brodés: les uns bordés seulement d'un picot, lorsque la broderie est disposée pour cela; d'autres bordés de petite dentelle. Si la forme des cols change peu, en revanche madame Payan varie à l'infini les devants de fichu: ce sont des revers, des pattes garnies de petite dentelle, des entre-deux brodés mêlés toujours à la dentelle dans des dispositions différentes, auxquels viennent se

joindre des nœuds de ruban en rosette ou à la Louis XIV, genre charmant et très en vogue cet hiver.

Maintenant, que les cadeaux du premier jour de l'an sont donnés, nous ne pouvons plus que souhaiter à nos lectrices d'avoir reçu une jolie montre émaillée, — un éventail de Vagueur-Dupré, — de jolis boutons d'oreilles, forts et ronds, en émail, entourés de perles ou de brillants, ou en émail avec fleurs de brillants au milieu, — un bracelet, — une suite d'épingles devant servir d'échelle au corsage sur les robes sérieuses; car, en toilette de bal, les bouquets de fleurs naturelles seront toujours ce qu'il y a de mieux.... Toujours! voilà un mot trop absolu; quand on parle de modes, ajoutons-y: tant que la mode le voudra.

Nous souhaitons aussi que les *Modes parisiennes* soient accueillies cette année avec la même bienveillance que l'année dernière, et nous promettons sincèrement de continuer nos efforts pour mériter cette bienveillance.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure italienne brodée or et argent, et garnie de velours. — Robe de satin à deux jupes, la seconde ouverte des côtés sur une bande de satin rose. — Bijoux de Darche. — Éventail de Vagueur-Dupré, rue de la Paix, 49.

Chapeau de satin orné d'un héron blanc. — Robe de damas garnie d'un double revers découpé à dents bordées d'effilé.

MAISONS RECOMMANDÉES.

Cior fils, costumes de petits garçons, rue Richelieu, 47 bis.

Lemaréchal: cannes, fouets, cravaches, ombrelles, parapluies, boulevard Montmartre, 47.

Lacroix, tailleur, rue Sainte-Anne, 55.

Passage des Panoramas, 55, joaillier de M. le prince de Joinville.

FANCHON.

LE CHEVALIER DORAT.

Lorsqu'on vient à relire aujourd'hui les feuilletons de Geoffroy, on se demande avec surprise comment cet écrivain a si longtemps conservé son immense réputation de critique. On ne peut guère s'expliquer un semblable phénomène que par le petit nombre des journaux qui paraissaient alors, et surtout par la position puissante du *Journal de l'Empire*. La critique de Geoffroy ne possède rien en effet de large et de vraiment artistique. Brutale, injuste, passionnée, elle consiste à dire en assez bon style des injures sans bon droit. Elle s'attaque à tout ce qui obtient à tort ou à raison

(1) Rue Vivienne, 43.

du succès; elle aboie, mord, déchire, revient sans cesse à la charge, ne se décourage et ne se lasse jamais, ne tient pas compte d'un échec, enfin, comme Voltaire, s'inquiète peu de frapper juste, pourvu qu'elle frappe fort et souvent. Cet Érostrate qui brandit une plume au lieu d'une torche jette son encre corrosive sur tout ce qui brille ou qui s'élève. Il voudrait incendier, et il ne produit que des taches éphémères que le temps et le succès effacent bientôt. En effet, rien de ce qu'il a pris corps à corps n'a jamais succombé. Mademoiselle Duchesnois a laissé un grand nom artistique, malgré la haine de Geoffroy. Talma, qui, but de tant d'injures, pouvait, comme Titus, passer sa main sur son visage en disant : Il ne m'a point fait mal; enfin un vaudeville assez médiocre, contre lequel Geoffroy s'est évertué à douze ou quinze reprises différentes, a obtenu un succès inouï. Joué plus de deux cents fois, son titre seul éveille encore, parmi les contemporains des premières années de l'empire, le souvenir qui passionne tant de vieux visages aux représentations de *Richard* : il n'est pas un des lecteurs de ce feuilleton qui n'ait entendu parler de *Fanchon-la-Vieilleuse*, si même il n'en a lu la brochure. Et cependant, je le répète, Geoffroy a fait une de ses plus violentes guerres à ce vaudeville. Napoléon, qui réorganisait alors une nouvelle noblesse, avait blâmé une pièce dans laquelle un grand seigneur épousait une chanteuse des rues. Dès que l'opinion impériale eut transpiré, Geoffroy se mit aussitôt à l'œuvre. Il s'en prit à tout, à l'idée, au style, aux couplets et à la *pensée philosophique* de l'ouvrage, pour nous servir de ses propres expressions. Ces cris et cette colère de commande, au lieu de nuire au succès, attirèrent l'attention du public sur la pièce, et dès lors on se disputa les places au Vaudeville pour applaudir *Fanchon*. Plusieurs duels eurent lieu pour et contre la *Vieilleuse*. Madame Belmont, chargée du rôle principal, prit place immédiatement parmi les actrices bien-aimées. Enfin Carle Vernet, dont, à cette époque de littérature et de mœurs futiles, la France entière répétait en riant les calembours, dit que la pièce nouvelle, avec ses auteurs Pain et Bouilly, ne pouvait jamais avoir fin (faim). Un calembour de Carle Vernet était alors la consécration suprême de la mode : la plaisanterie du peintre célèbre raviva la vogue de *Fanchon* pour cent représentations nouvelles.

On le comprend, parmi les mille sujets de controverse que fit naître le succès de *Fanchon*, il faut mettre en première ligne les discussions qui s'élevaient chaque jour, et à chaque moment, sur le plus ou moins d'authenticité et de réalité de l'anecdote à laquelle les auteurs avaient emprunté le sujet de leur pièce. C'était une sorte de tradition vague sur l'origine de laquelle on n'avait rien de précis, et que la révolution et ses terribles

bouleversements rendaient impossible à vérifier. Plus l'énigme restait indéchiffrable, plus on s'obstinait à en chercher le mot.

Un soir, Brazier, assis à l'orchestre du Vaudeville, et l'imagination fort loin de ce qui se passait sur la scène, rêvait à quelque scénario de pièce, lorsqu'il fut tiré tout à coup de sa préoccupation par une exclamation de son voisin. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'une physionomie fine et dont les manières aisées annonçaient une grande distinction. Il prêtait au spectacle plus d'attention que n'en accorde d'ordinaire une personne familière avec les plaisirs du théâtre, et semblait attacher aux aventures de la joueuse de vielle un intérêt presque personnel. Quand on eut baissé le rideau après le premier acte, l'inconnu se pencha vers une personne qui l'accompagnait :

« Pauvre Fanchon ! dit-il en soupirant.

— Vous connaissez Fanchon la vieilleuse ? s'écria Brazier.

— Vous connaissez Fanchon ? » répétèrent toutes les personnes qui se trouvaient là.

Aussitôt l'inconnu se vit entouré par une foule empressée. On grimpa de toutes parts sur les banquettes pour le voir et pour l'entendre.

« Monsieur se trompe, répondit celui qui se voyait subitement devenu l'objet d'un si vif empressement. Je ne sais rien sur ce que vous désirez connaître.

— Fanchon ! dites-nous l'histoire de Fanchon ! »

L'inconnu se rassit sur sa banquette. Les cris, les interrogations, les interpellations prirent alors un caractère presque hostile. Sans s'émouvoir, sans paraître remarquer le tumulte qui grondait autour de lui, le voisin de Brazier fit tête à l'orage. Sur ces entrefaites, on leva le rideau, le bruit se prolongea quelques instants encore; mais enfin on obtint du silence, et la pièce put continuer.

« Monsieur, dit Brazier à la personne qu'il avait jetée dans une si désobligeante position, j'ai des excuses à vous faire : me pardonnerez-vous mon indiscretion ?

— La faute en est à moi, monsieur, qui ai parlé trop haut à mon frère, répliqua avec une exquise politesse celui à qui s'adressait l'amende honorable du vaudevilliste : cependant je dois vous avouer que je crains de devenir une seconde fois, après le spectacle, l'objet de nouvelles interpellations ; outre l'ennui d'une pareille scène, j'ai d'autres motifs pour ne point jouer ici un rôle public.

— Je puis vous épargner la contrariété que vous redoutez, monsieur. Voici la pièce qui touche à sa fin ; veuillez me suivre avec la personne qui vous accompagne : grâce à une petite porte, connue seulement des familiers du Vaudeville, nous nous réfugierons dans l'intérieur même du théâtre ; vous sortirez ensuite par la porte des

artistes, et n'aurez plus rien à redouter de l'indiscrétion dont je suis le premier coupable. »

A quelques minutes de là, Brazier avait en effet mis en liberté les deux personnes dont il s'était fait l'Ariane au milieu du labyrinthe des coulisses.

« Monsieur, lui dit le plus âgé, il ne me reste qu'un moyen de vous remercier des bons offices que vous venez de nous rendre avec une si charmante grâce, c'est de vous raconter l'histoire que le public me demandait avec une trop bruyante instance. Cependant l'heure et le lieu ne me paraissent guère convenables pour un pareil récit. Si vous tenez à connaître ce que je sais de Fanchon, veuillez vous trouver demain matin, à onze heures, au café de Foy. Je vous dirai l'histoire de la vieilleuse; mais toutefois à une condition, de laquelle je suis résolu de ne point me départir, c'est que vous déjeunerez avec moi.

— J'accepte vos conditions, monsieur; à demain.

— A demain. »

Le lendemain, en effet, tous les deux se trouvèrent exacts au rendez-vous.

« Puisque nous n'avons personne pour nous présenter l'un à l'autre, monsieur, vous me permettez de décliner moi-même mon nom, dit le vieillard en allant au-devant de Brazier : je suis le comte de C... Durant la terreur, on m'a inscrit sur la liste des émigrés, et l'on m'a condamné à mort. Je me trouve à Paris pour obtenir ma radiation et ma réhabilitation. Quant à vous, monsieur Brazier, je sais que vous êtes un jeune homme plein de talent et d'esprit, dont le public répète déjà le nom avec plaisir.

« Maintenant il ne me reste qu'à me féliciter du hasard heureux qui me vaut l'honneur de vous connaître, et qu'à vous conter l'histoire de Fanchon. Pour cela, il faut que je reporte mes souvenirs à une époque où vous étiez à peine né; oui, monsieur, je vais vous parler de 1773. J'avais à peu près l'âge que vous avez aujourd'hui. Mousquetaire rouge, comme mes camarades, je passais au Cadran-Bleu tout le temps que me laissaient mon service et la galanterie. Le Cadran-Bleu servait alors de point de réunion aux jeunes hommes élégants. On y jouait, on y déjeunait, on y donnait de petits soupers : les abbés et les poètes affectionnaient ce cabaret, et les usuriers ne manquaient pas de s'y trouver assidûment; car, en face d'une table de jeu, d'un repas bien servi ou d'un joli minois, l'argent allait vite! Pour remplir sa bourse, on signait gaiement, et même sans les lire, les lettres de change les plus fatales.

« Parmi les sangsues de cette espèce qui hantaient le Cadran-Bleu, on remarquait surtout un petit homme frais, rose et poudré, que l'on nommait Blandin. Il était impossible de mettre plus de gaieté et de bonhomie à ruiner les gens que

n'en professait cette bizarre créature. Facétieux et d'un entrain remarquable, il ne manquait pas d'un certain esprit et prenait sa part de toutes les folies qui se faisaient au Cadran-Bleu; seulement il ne les payait point : il les faisait payer par ses pratiques, comme il disait. Pour cela, il ajoutait toujours aux conditions d'un prêt la réserve d'un souper en guise de pot-de-vin ou d'épingles. Du reste, ce que je vais ajouter, vous le fera mieux connaître encore.

« Un soir, Blandin, étendu nonchalamment sur sa chaise, badinait avec un cure-dent et digérait en homme heureux. Tout à coup je vis sa face rebondie et empourprée devenir pâle, se décomposer, et donner tous les signes de la peur. Quelqu'un venait de s'asseoir en face de lui et le regardait d'une façon peu rassurante; à la fin, cette personne éclata de rire et tourna la tête de mon côté : je reconnus le chevalier Dorat.

« Dorat, monsieur, n'était plus jeune en 1773. Les années et les chagrins avaient rudement malmené son visage; quoique le poète ne comptât guère que quarante-cinq ans, on lui en eût donné soixante-dix : à le voir rire, avec sa face jaune et sa bouche édentée, on aurait dit une momie ressuscitée et en belle humeur.

« — Ah! ah! maître Blandin! dit-il, pour avoir une telle peur en me voyant, il faut que vous sentiez au fond de votre conscience avoir bien mérité les coups de bâton que je vous avais promis. Mais, rassurez-vous, je ne vous garde pas rancune des quinze jours que vous m'avez fait passer à la prison pour dettes. Mercier n'a point voulu laisser dans vos griffes le fondateur du *Journal des Dames*; il a payé la lettre de change que je vous avais faite, et me voilà prêt à vous en signer de nouvelles.

« Tandis que Dorat parlait, les joues de Blandin avaient repris leurs couleurs incarnadines, et son œil brillait de la grosse gaieté qui lui était habituelle.

— Vous ne rougirez donc jamais, monsieur le chevalier, murmura-t-il, d'avoir dissipé une si belle fortune?

— Une pareille morale te sied bien, misérable, qui en as dévoré plus de la moitié avec tes prêts usuraires! Mais je ne me plains pas; j'avais besoin d'argent, tu me l'as vendu cher; s'il l'avait fallu, je te l'aurais payé plus cher encore.

— Cependant avec de l'économie...

— Écoute, vieux flibustier! trêve de leçons. Maintenant que me voilà ruiné, je puis vivre comme toi. On n'a pas besoin de richesses pour s'imposer des privations. Ton exemple est celui d'un sot.

— Quoi! prévoir l'avenir, se mettre à l'abri des revers de la fortune...

— A moins d'être un crétin de ton espèce, on sent l'or pétiller dans ses mains; plus on dépense,

plus on veut dépenser ; l'homme le plus pauvre, s'il lui arrivait tout à coup de l'opulence, se montrerait dissipateur.

— Non, monsieur ; il se souviendrait de sa pauvreté passée, et se tiendrait en garde contre le retour des souffrances qu'il a déjà supportées.

— Tu es aussi bête que fripon, Blandin. Tiens, regarde cette petite Savoyarde de seize à dix-sept ans qui serait, ma foi, jolie si elle était débarbouillée. Elle se fatigue la poitrine à chanter en plein vent, durant toute la soirée, pour gagner quelques sous. Je parie que, si elle devenait riche, l'or lui glisserait comme de l'eau bénite dans les mains.

— Vous ne connaissez point les Savoyards. Je suis originaire de ce pays-là, monsieur le chevalier. Ils sont économes.

— Veux-tu en faire le pari ?

— Mais, que pourrions-nous parier ?

— Cent louis.

— Fi donc ! vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien ! je te ferai une lettre de change, tu m'en prêteras ?

— Soit ! Comment enrichir cette petite fille ?

— L'un de nous deux s'en chargera.

— L'un de nous deux ! Mais moi seul je le puis, et vraiment je ne m'y sens point disposé... Attendez, si... je connais un moyen. Ohé ! petite, viens ici ; écoute : je vais te rendre riche. »

La Savoyarde accourut. Blandin la prit par la main et la mena devant chacune des personnes qui se trouvaient au Cadran-Bleu.

« Un louis pour ma protégée, disait-il. Un louis ! et que ceux qui ne lui donneront rien prennent garde à eux, car le père Blandin n'escomptera plus leur signature. »

Dix minutes après, Blandin et la jeune fille revinrent près de Dorat. La recette, qui s'élevait à une trentaine de pièces d'or, étincelait dans la soucoupe de la Savoyarde.

« Voilà ce que tu appelles faire la fortune de cette enfant, Blandin ! s'écria dédaigneusement Dorat. Il y a là trop peu de chose pour qu'elle ne le garde point précieusement. Si tu veux faire une véritable épreuve, il faut la jeter en pleine opulence. »

— Oui, n'est-ce pas ! dépenser cent mille francs pour gagner cent louis ! Merci ! Chargez-vous de l'enrichir, puisque vous n'êtes point content de ce que j'ai fait.

— Tu crois me défier et te moquer de moi, vieux avare ! Eh bien ! j'accepte ton défi. Oui, moi, moi dont tu as si bien rongé le patrimoine, jusqu'à l'os que tu as même croqué ; je me charge de faire la fortune de cette enfant. Viens demain matin chez moi, petite, voici mon adresse. »

A huit jours de là, Blandin vit arriver au Cadran-Bleu une charmante chanteuse dans laquelle il eut bien de la peine à reconnaître la Savoyarde de

l'autre soir. Un corset de satin écarlate, richement brodé en or, dessinait sa taille élégante et fine ; une jupe de taffetas noir à plis habilement tourmentés, laissait voir ses pieds mignons, chaussés de mules charmantes ; enfin un petit chapeau se posait avec coquetterie sur sa chevelure poudrée ; et ses adorables mains, chargées de bagues, tenaient une vielle de palissandre et d'or. On aurait dit une figure détachée d'un panneau de Watteau.

« Messieurs, dit-elle en mettant la plus piquante mutinerie à s'avancer vers un groupe de mousquetaires, ne voulez-vous point que je vous chante des couplets de M. le chevalier Dorat, mis en musique par M. le chevalier Piccini ? »

— Si vraiment, ma jolie fille ! s'écria-t-on de toutes parts.

Elle promena sur l'assemblée ses grands yeux noirs, et, après un court prélude, chanta quelques couplets fort spirituels et qu'elle dit avec une voix qui manquait sans doute de méthode, mais pure, mais étendue, et dont l'expression fine et piquante rachetait l'inexpérience.

Quand elle eut fini, la soucoupe de vermeil ciselée qu'elle présenta à ses auditeurs se remplit jusqu'aux bords. De son petit doigt blanc elle écarta toutes les pièces de menue monnaie, les fit tomber à ses pieds, et appela deux ou trois mendiants qui se tenaient à la porte.

— Voici votre part, leur dit-elle, braves gens ! ramassez cela, je ne garde que l'or. »

Et elle sortit sans chanter davantage. Le lendemain elle revint de nouveau, mais avec un costume plus coquet que le premier. Comme la veille, elle jeta aux pauvres les pièces d'argent de sa recette.

Huit jours après, on ne parlait dans Paris que de la vielleuse du Cadran-Bleu ; on s'extasiait sur sa beauté, on voulait la voir, on racontait le goût, l'originalité de sa toilette. C'était à qui lui prodiguerait des louis pour en obtenir un regard ou un sourire.

LES BERGERIES.

« Un mois s'était à peine écoulé que Fanchon-la-Vielleuse arrivait au Cadran-Bleu dans un magnifique carrosse avec deux laquais et un coureur. Dès lors on s'étouffa pour la voir ; on se disputa, à prix d'or et à coups d'épée, les moindres places du restaurant : il y eut des gens qui passèrent la nuit dans le cabaret pour s'assurer une bonne place le lendemain soir et entendre à l'aise la Fanchon. »

» Pendant toute une année, rien ne ralentit la vogue de cette jeune fille ; les seigneurs les plus riches et les plus puissants cherchèrent à se faire aimer d'elle, et aucun d'eux ne put se vanter d'avoir réussi. Un pareil phénomène ajouta encore au prestige merveilleux de Fanchon.

défaut, c'est de devenir très-prompement populaires. Mais, hélas ! il n'est que trop de compositeurs auxquels on ne peut pas adresser ce reproche !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* Le comité de la Comédie-Française a entendu la lecture de la tragédie nouvelle de M. Latour de Saint-Ybars, *le Vieux de la Montagne*. Cette pièce a été reçue à l'unanimité. Le comité a demandé pour le cinquième acte de légers changements dont l'auteur a reconnu l'utilité ; il s'est donc mis à retoucher cette partie de son œuvre.

L'auteur de *Virginie* doit lire aussi très-prochainement au comité une autre tragédie intitulée *le Syrien*, dont le rôle principal est destiné à mademoiselle Rachel.

* Variée, spirituelle, bouffonne tout à la fois, la nou-

velle revue du Palais-Royal excite un rire continuel et des bravos unanimes que provoquent tour à tour Sainville, Alcide, Grassot, Leménil, Luguët, mademoiselle Nathalie, laquelle, après avoir joué supérieurement la scène de mademoiselle de Cardoville, exécute avec mademoiselle Juliette la mazourka d'une manière ravissante ; le tout est terminé par les expériences de prestidigitation de Levassor.

* Le ballet que le théâtre de la Porte-Saint-Martin tient tout prêt sous le titre de *Trilby*, ou *le Lutin de la Chaumière*, n'a pas moins de deux actes et cinq tableaux. On vante beaucoup à l'avance la musique de M. Pilati. Jamais le maestro n'avait trouvé de si fraîches mélodies, tous les airs de ballet sont remarquables par leur originalité. On parle de décorations magnifiques ; on parle encore des costumes et de la mise en scène. Il paraît que la Porte-Saint-Martin veut cette fois rivaliser sérieusement avec l'Opéra pour la partie chorégraphique.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Leu, s, IRC au lin, pique avec CC, 2 ailé fend S, père touché, hune serre hydre, 7, col au sale.
(Le Cirque-Olympique, avec ses deux éléphants, espère toucher une série de recettes colossales.)

Étrennes. Albums pour soirées. — Livres illustrés. — Albums comiques. — Recueils d'images et de modèles de dessins pour les enfants. — Petits livres instructifs et amusants. — Recueils pour dames et demoiselles. — Collections d'estampes pour artistes et amateurs.

PRIX FIXE MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS.

Dans les magasins d'Aubert et C^{ie}, place de la Bourse.

A vendre une maison de modes dans l'un des plus beaux quartiers de Paris, exploitée dans un magnifique appartement ; clientèle aristocratique.

S'adresser, pour avoir des renseignements, à M. Longueville, rue Mazagran, 40.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 427, 429.

Ratelier complet, livré en 24 heures. — W^m ROGERS, 270, rue Saint-Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.